

## Une recherche impressionnante

François Gallays et Robert Vigneault (dir.), *La nouvelle au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome IX, 1997, 270 p.

Adrien Thério

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1997). Compte rendu de [Une recherche impressionnante / François Gallays et Robert Vigneault (dir.), *La nouvelle au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome IX, 1997, 270 p.] *Lettres québécoises*, (86), 54–55.

# Une recherche impressionnante

Tout ce qu'il faut savoir sur la nouvelle au Québec, des origines à 1985.

ESSAI  
Adrien Thério

**T**OUT COMME CEUX QUI LE PRÉCÈDENT, cet ouvrage nous vient du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa. Le premier tome remonte à 1960. Il aurait été difficile de changer d'appellation en cours de route, ce qui explique que ce centre d'étude est toujours « canadien-français ». Cela n'enlève rien aux qualités de l'œuvre.

C'est un essai considérable que les deux directeurs, M. Gallays et M. Vigneault, nous offrent aujourd'hui dans un emballage soigné. Dans une courte présentation, ces derniers nous disent comment ils en sont venus à départager la matière du conte et de la nouvelle. C'est un domaine où la plupart des critiques n'ont pas encore réussi à s'entendre. Il vaut donc mieux accepter leur jugement, qui est valable, et passer à l'étude du corpus.

On nous présente d'abord, avant les monographies sur les auteurs de nouvelles considérés comme les plus importants au XX<sup>e</sup> siècle, un texte qui tente de définir le recueil de nouvelles. Cet article est suivi de deux survols, le premier, de la nouvelle avant 1940, le deuxième, de la nouvelle fantastique et de science-fiction, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles réunis.

## Au sujet du recueil

Le premier article sur le « recueil de nouvelles » est signé André Carpentier, bien connu comme nouvelliste, et Denis Sauvé. J'avoue que j'ai eu un peu de difficulté à suivre ces deux théoriciens. Après nous avoir expliqué pourquoi les livres de Jean-Pierre Boucher et de François Ricard qui portent sur le sujet ne sont pas assez éclairants, ils définissent les « quatre priorités du recueil » : 1) la pluralité ; 2) la discontinuité ; 3) la permutabilité ; 4) la superposition. Leur raisonnement semble très logique. Ont-ils pour autant trouvé la pierre angulaire du recueil de nouvelles ? C'est fort possible même si, à la fin, je reste un peu sceptique.

Le premier survol n'est pas de tout repos : « La nouvelle québécoise avant 1940 ». C'est Joseph-André Sénécal, de l'Université du Vermont qui s'est chargé de ce travail qui couvre plus d'un siècle, puisque le premier texte qui porte le nom de « nouvelle » remonte à 1827. Il s'agit de « L'Iroquoise », de Michel Bibaud, publié dans *La Bibliothèque canadienne*. On s'en doute, le récit bref de fiction du XIX<sup>e</sup> siècle ne reflète « guère la société de son temps ni les grandes questions du jour ». À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup>, plusieurs femmes journalistes (Gaétane de Montreuil et Madeleine entre autres) publieront des recueils de contes ou de nouvelles, mais ne parviendront pas à renouveler le genre. Puis, ce sera la nouvelle ou le récit régionaliste: Adjutor Rivard, Jules Tremblay, Harry Bernard, Damase Potvin et autres pren-

dront toute la place. Il faut attendre les années vingt et trente pour voir apparaître ce que l'auteur appelle « la nouvelle esthétique » avec Léopold Desrosiers et Jean-Charles Harvey, suivis un peu plus tard par Robert Élie et André Giroux. M. Sénécal se promène dans tous ces textes avec beaucoup d'aisance et un plaisir évident.

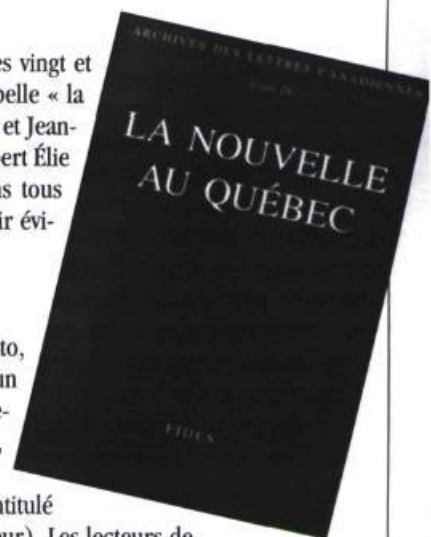
## Fantastique et SF

M. Michel Lord, de l'Université de Toronto, était le candidat tout indiqué pour nous tracer un portrait de la nouvelle fantastique et de science-fiction québécoise des origines à 1985, puisqu'il a publié en 1995 un livre fort documenté sur la nouvelle fantastique au Québec intitulé *La logique de l'impossible* (Nuit blanche éditeur). Les lecteurs de *Lettres québécoises* savent qu'il a aussi une bonne connaissance de la science-fiction québécoise. Même si l'auteur réussit à trouver du fantastique au XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup>, la science-fiction et le fantastique comme genres littéraires sont très récents au Québec.

Après les *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault (1944), et *L'héritage*, de Ringuet (1946), il faut sauter aux années soixante pour entrer de plain-pied dans ce domaine. Claude Mathieu publie, en 1965, *La mort exquise*, un recueil que nous avons choisi, bien à tort, selon M. Lord, d'oublier, et Michel Tremblay, *Contes pour buveurs attardés* en 1966. C'est dans les années soixante-dix et quatre-vingt qu'apparaîtront les grands noms de la science-fiction et du fantastique: André Carpentier, André Berthiaume, Gilles Pellerin, Marie José Thériault, Louis-Philippe Hébert, Jean-Pierre April, Élisabeth Vonarburg, Daniel Sernine, Esther Rochon pour ne nommer que les principaux. C'est aussi à la fin des années soixante-dix que naîtront des revues consacrées à la science-fiction et au fantastique comme *Requiem*, qui devint plus tard *Solaris et imagine...* Qu'est-ce qui explique l'essor de la science-fiction et du fantastique depuis le commencement des années soixante ? « [...] un appétit forcené pour la nouveauté, l'étrange, le magique, le surnaturel, l'ange du bizarre » ? Cet appétit n'est-il pas de toutes les époques ?

## Corpus d'auteurs

La deuxième partie de cet essai est formée de sept monographies portant sur Albert Laberge, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Andrée Maillet, Madeleine Ferron, Marcel Godin et André Major. Pourquoi sept nouvellistes plutôt que dix ou onze ? De toute évidence, il fallait faire un choix



parmi les meilleurs. À première vue, je crois que ce choix se justifie assez bien. Ceux qu'on a retenus ont tous publié plusieurs livres de contes ou de nouvelles et ils sont tous bien connus comme romanciers. Je regrette quand même qu'Adrienne Choquette ne fasse pas partie de cet aréopage, car elle a publié deux recueils de nouvelles que la critique a fort bien accueillis.

François Gallays ouvre la série avec un texte intitulé « Albert Laberge : une esthétique du grotesque ». J'avoue que le titre m'a un peu surpris. Les textes de Laberge sont d'un réalisme assez brutal parfois, mais y a-t-il lieu de parler de grotesque ? C'est à partir d'un texte de Laberge lui-même, qui est en quelque sorte son credo littéraire, et en passant par des remarques de Tougas et de Bessette que M. Gallays en arrivera à prouver que son titre est fort juste. C'est donc une invitation à relire attentivement Laberge.

M. Robert Vigneault s'est chargé de parler des nouvelles de Gabrielle Roy. Cette dernière a publié plusieurs livres de récits ou de nouvelles et on se demande parfois si l'on est dans la fiction ou dans l'essai. C'est à cette question que le critique répond. Il distingue dans ces nouvelles deux types d'énonciation, l'énonciation objective (ou historique) et l'énonciation subjective, et il classe les nouvelles et les récits en conséquence. Le partage qu'il fait me semble bien fondé. Est-ce que je me trompe en croyant que *De quoi l'ennuies-tu Éveline ?* fait partie des deux types d'énonciation à la fois ? Les personnes que Gabrielle Roy a en quelque sorte déléguées pour accompagner Éveline en Californie ne font-elles pas un peu beaucoup partie de l'auteure elle-même ? Façon de dire que, après avoir lu M. Vigneault, on a envie de retourner aux sources.

Dans « Identité/Altérité : les nouvelles d'Anne Hébert », Neil Bishop, de Memorial University of Newfoundland, fait ressortir avec habileté toute la révolte qu'il y a dans les récits d'Anne Hébert, révolte qui se traduit souvent par un silence tragique. Jane Everett, de l'Université McGill nous trace un portrait très juste des personnages du romancier et nouvelliste André Malor :

*Êtres pleins de contradictions, les personnages majoriens souffrent presque tous de la bantise du vide, de la difficulté de communiquer, de la solitude et du manque d'amour mais craignent de se montrer vulnérables ou de se rendre ridicules en avouant leur besoin.*

Elle fait ensuite l'analyse de l'organisation du récit chez Major, écrivain par excellence du mal de vivre au Québec en cette fin de siècle. Estelle Dansereau, qui enseigne à l'Université de Calgary, nous présente une nouvelliste presque inconnue : Madeleine Ferron. Elle se demande pourquoi il en est ainsi. Madeleine Ferron a en effet publié de nombreux livres de nouvelles et pourtant, dit l'auteur, personne n'a encore fait d'étude sur ce corpus. C'est d'autant plus surprenant que, selon elle, Madeleine Ferron est une de nos grandes nouvellistes. Je suis parfaitement d'accord avec elle. Le travail qu'elle nous offre ici est donc une première. Travail bien fait qui fait voir les nombreuses qualités d'une fiction très personnelle. Espérons que d'autres critiques à l'avenir suivront son exemple.

L'étude qui m'a le plus intrigué dans ce volume, c'est celle de Michel Biron, de l'Université d'Ottawa, sur les nouvelles d'Andrée Maillet. L'analyse qu'il fait de ces récits est très habile, mais elle est parsemée de notes dérangementées. En voici quelques-unes : « C'est que l'œuvre a quelque chose d'insaisissable dans son projet général, sans cesse relancée dans des directions qui la dispersent [...] » ; « [...] la plupart des écrivains trouvent un jour leur(s) genre(s) de prédilection, Andrée Maillet, non » ; « [...] l'intrigue, au lieu de se nouer se défait dès les pre-

mières mesures [...] » ; « [...] pas de gigantesque ici, pas "d'événements", rien que des "profils", des "coups d'œil", des "points de vue" [...] » ; et encore : « [...] d'une nouvelle à l'autre, il n'y a pas plus de progrès que d'un fait divers à un autre. » Est-ce que M. Biron n'insiste pas un peu trop sur certains défauts de la romancière et pas assez sur les qualités de la nouvelliste ? M<sup>me</sup> Maillet a publié plusieurs recueils de contes et de nouvelles et, à mon sens, certaines de ses nouvelles sont très achevées.

Comment se fait-il que *La cruauté des faibles* ait été si mal reçue par la critique au moment de sa parution en 1961, se demande Dominique Perron, de l'Université de Calgary, dans son introduction à « Marcel Godin : des nouvelles de l'indifférent » ?

*Le lecteur contemporain peut encore s'interroger sur les causes de cette réception négative dont on souhaiterait d'ailleurs trouver les raisons en dehors de l'expression d'une certaine moralité bien-pensante de l'époque.*

Je crois comme elle que la morale n'a rien à voir là-dedans. Personnellement, ma première lecture de ce recueil m'a laissé « indifférent ». Je l'ai relu des années plus tard sans changer d'avis. Une lecture récente ne m'a pas convaincu qu'il s'agit d'un « coup de maître ». Il en va tout autrement de *Confettis* (1976) et de *Après l'Éden* (1986). Ce sont ces recueils, à mon sens, qui placent M. Godin parmi nos meilleurs nouvellistes. *Lettre sans réponse*, qui comprend d'ailleurs plusieurs lettres et met le point final à *Confettis*, est très émouvante. Et les nouvelles qui suivent le rythme des quatre saisons dans *Après l'Éden* sont remarquables. M<sup>me</sup> Perron a-t-elle raison de faire des rapprochements entre l'écriture de M. Godin et celle d'Albert Camus ? J'en doute.

## Un vaste panorama

Toutes ces études, que je viens de parcourir, forment un impressionnant panorama de la nouvelle au Québec. Malgré les réserves que l'on sait, je suis obligé de dire qu'il n'y a pas, dans tout cet ouvrage, de textes faibles. Certes, la méthode suivie par les critiques qui ont participé à l'ensemble est différente de l'un à l'autre. Il y a quand même beaucoup de cohérence dans toute cette diversité. C'est tout à l'honneur de ceux qui ont dirigé la recherche. Et c'est la preuve qu'aujourd'hui, parce que certaines bibliothèques d'universités canadiennes-anglaises sont bien pourvues en outils de recherche, on peut poursuivre des travaux en littérature québécoise sans demeurer ni même venir au Québec. D'ailleurs, la moitié des collaborateurs de cet essai enseignent dans des institutions de langue anglaise.

Plusieurs lecteurs, comme moi, se demanderont s'il n'eût pas été préférable, pendant qu'on était à la tâche, d'ajouter le conte à la nouvelle, au risque d'alourdir ce livre grand format qui compte déjà deux cents pages de textes et soixante pages de bibliographie. Il aurait suffi d'ajouter des monographies sur Yves Thériault et Jacques Ferron à l'ensemble et peut-être aussi sur Ringuet, et intituler le tout « Le conte et la nouvelle au Québec ». D'ailleurs, plusieurs auteurs étudiés ici comme nouvellistes sont aussi des conteurs. Madeleine Ferron en est un bon exemple.

Josée Therrien, l'auteur de l'excellente bibliographie de *La nouvelle au Québec* qui couvre les années 1900-1985, prend la peine de préciser, dans une note en avant-propos, que son travail recense non seulement la nouvelle mais aussi le conte, le court récit et la légende. Est-ce un indice qu'on a mis le conte de côté ? M. Gallays et M. Vigneault n'en disent mot dans leur présentation. Il s'agit donc d'un secret des dieux. 